

Thérapie de couple

Mont Foster de Louis Godbout

Frédéric Bouchard

Volume 38, Number 3, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93296ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, F. (2020). Review of [Thérapie de couple / *Mont Foster* de Louis Godbout]. *Ciné-Bulles*, 38(3), 49–49.



Mont Foster

de Louis Godbout

Thérapie de couple

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Dès la scène d'ouverture, le premier long métrage de Louis Godbout pique la curiosité. Une jeune femme, à dos de cheval, file à toute allure dans la forêt. Derrière les arbres se manifeste une mystérieuse et menaçante forme noire. Se juxtaposent à ces images, celles, animées, où *Le Roi des aulnes* (ou *Erlkönig* en allemand), l'emblématique figure du poème de Johann Wolfgang von Goethe, prend forme. Le tout sur l'air éponyme de Schubert, l'un des premiers à avoir mis en musique l'obscur texte du dramaturge allemand. Signes d'une catastrophe à venir ou d'un malheur plus insidieux?

Avec **Mont Foster**, le réalisateur québécois propose une relecture libre de ce texte. Plutôt que la tragédie d'un père et de son fils, c'est celle d'un couple, composé de Chloé et Mathieu, bouleversé par un récent drame, qu'il met en scène. Pour se retrouver, ils se terrent dans une maison de campagne. Lui, procureur ayant défendu de nombreux criminels, en profite pour plancher sur un projet de roman. Elle, fine illustratrice, explore la nature entourant l'étonnante demeure. Peu à peu, Chloé distingue des bruits étranges émanant des bois. Et

ces retrouvailles de lentement virer au cauchemar.

Le *thriller* psychologique, genre plutôt rare dans la cinématographie québécoise, est l'avenue empruntée par le cinéaste pour aborder cette étude conjugale en forme de mauvais rêve. Usant des codes de l'épouvante, le film envoûte, angoisse et captive grâce à un langage cinématographique efficace et minutieux qui exploite les décors pittoresques dans lesquels baigne son récit — plusieurs plans vertigineux filmés avec un drone — tout autant qu'un univers sonore inquiétant où les sons d'une tronçonneuse et d'une alarme hantent une héroïne dont l'esprit commence à glisser petit à petit vers une autre réalité.

Cette descente aux enfers souffle un air de déjà vu par ses nombreux clin d'œil aux œuvres qui ont inspiré Godbout, l'**Anti-christ** de Lars von Trier en tête. Ainsi, dans cette demeure moderne édiflée en pleine forêt, le réalisateur cherche à actualiser deux archétypes poussiéreux : un personnage féminin, fragile et instable, qui sombre lentement dans le délire, et un homme, plus rationnel, jetant un regard distant, mais bienveillant sur sa compagne qui perd contact avec la réalité. Or, et c'est certainement l'une des forces du film, l'ambiguïté quant à la réalité perçue par chacun des protagonistes insuffle une

inquiétante dose d'étrangeté. À partir de quelques indices judicieusement placés, par exemple la mise en abyme instaurée par une maquette, les plans récurrents de Mathieu en train d'écrire ou encore la double identité du chat, qui se prénomme tantôt Toulouse, tantôt Merguez, le film crée peu à peu un doute chez le spectateur, constamment confronté à des perspectives plurielles. Si bien qu'il en finit par ne plus trop savoir qui est la victime et qui est le coupable dans cette histoire aux contours incertains et redoutables.

Mais le parti pris de Godbout se trouve ailleurs. Entre autres, dans l'intégration des dessins et des animations imaginés par Élise Simard pour personnifier ce fameux *Roi des aulnes*, dans l'élaboration patiente d'une troublante tension ou encore dans le choix de révéler l'origine du traumatisme de Chloé et Mathieu dans le hors-champ. Bref, pour le cinéaste, cette fatalité n'a de sens qu'à travers la forme esthétique, une doctrine nietzschéenne annoncée dès l'ouverture du film et cristallisée par un ultime plan magnifiant l'issue de cette catastrophe. S'il laisse ses personnages ainsi que son spectateur dans le brouillard en privilégiant un dénouement énigmatique, Louis Godbout, visiblement fasciné par la part sombre de l'humain, opte pour la pluralité des lectures, signe de son passé de professeur de philosophie. Un acte louable pour une œuvre misant sur la sensibilité hétéroclite du public et qui, en se montrant parfois impénétrable, risque toutefois de s'en aliéner une partie. **CE**



Québec / 2020 / 98 min

RÉAL. ET SCÉN. Louis Godbout **IMAGE** Jean-François Lord **MUS.** Ramachandra Borcar **MONT.** Claude Pallardy **PROD.** Sébastien Poussart **INT.** Laurence Leboeuf, Patrick Hivon, Émile Proulx-Cloutier, Lucie Laurier **DIST.** K-Films Amérique